

Jean-Marie Thomasseau

LIBERTÉ & ALTÉRITÉ

La lettre de Paul à Philémon



Jean-Marie Thomasseau

Liberté & altérité

La lettre de Paul à Philémon

empreinte
temps présent.

Sommaire

<i>Quo vadis ?</i>	15
L’empreinte indélébile du nom	21
Le treizième homme	27
Le destinataire : Philémon	31
Le sujet et l’objet de la lettre : Onésime	35
Et les autres...	39
La pensée nomade et le faiseur de tentes	45
De l’oral à l’écrit	55
De l’écriture à la lecture	65
Un rendez-vous manqué	71
L’aiguillon de la philosophie	79
Le tropisme des religions à mystères	89
Sortir de l’esclavage ?	99
La dialectique du maître et de l’esclave	107
L’esclavage du Christ	113
Le juriste et le marchand	121
Le prépuce et la grâce	131
La chair et la viande	137
Une bien curieuse disparition	147
Les fins dernières	153
<i>Quid ad nos ?</i>	161
Éléments de bibliographie	165
Abréviations des livres bibliques	173

À Philémon

Paul, prisonnier de Jésus-Christ, et le frère Timothée, à Philémon, notre bien-aimé et notre compagnon d'œuvre, à la sœur Apphia, à Archippe, notre compagnon de combat, et à l'Église qui est dans ta maison : que la grâce et la paix vous soient données de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ !

Je rends continuellement grâce à mon Dieu, faisant mention de toi dans mes prières, parce que je suis informé de la foi que tu as au Seigneur Jésus et de ta charité pour tous les saints. Je lui demande que ta participation à la foi soit efficace pour la cause de Christ, en faisant reconnaître en nous toute espèce de bien. J'ai, en effet, éprouvé beaucoup de joie et de consolation au sujet de ta charité ; car par toi, frère, le cœur des saints a été tranquilisé. C'est pourquoi, bien que j'aie en Christ toute liberté de te prescrire ce qui est convenable, c'est de préférence au nom de la charité que je t'adresse une prière, étant ce que je suis, Paul, vieillard, et de plus maintenant prisonnier de Jésus-Christ.

Je te prie pour mon enfant, que j'ai engendré étant dans les chaînes, Onésime, qui autrefois t'a été inutile, mais qui maintenant est utile, et à toi et à moi. Je te le renvoie, lui, mes propres entrailles. J'aurais désiré le retenir auprès de moi, pour qu'il me servît à ta place, pendant que je suis dans les chaînes pour l'Évangile. Toutefois, je n'ai rien voulu faire sans ton avis, afin que ton bien-fait ne soit pas comme forcé, mais qu'il soit volontaire. Peut-être a-t-il été séparé de toi pour un temps, afin que tu le recouvres pour l'éternité, non plus comme un esclave, mais comme supérieur à un esclave, comme un frère bien-aimé, de moi particulièrement, et de

toi à plus forte raison, soit dans la chair, soit dans le Seigneur. Si donc tu me tiens pour ton ami, reçois-le comme moi-même. Et s'il t'a fait quelque tort, ou s'il te doit quelque chose, mets-le sur mon compte.

Moi Paul, je l'écris de ma propre main, – je paierai, pour ne pas te dire que tu te dois toi-même à moi.

Oui, frère, que j'obtienne de toi cet avantage, dans le Seigneur ; tranquillise mon cœur en Christ. C'est en comptant sur ton obéissance que je t'écris, sachant que tu feras même au-delà de ce que je dis. En même temps, prépare-moi un logement, car j'espère vous être rendu, grâce à vos prières.

Épaphras, mon compagnon de captivité en Jésus-Christ, te salue, ainsi que Marc, Aristarque, Démas, Luc, mes compagnons d'œuvre. Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit !

Quo vadis ?

Ma rencontre avec Paul de Tarse eut lieu dès l'enfance, à la lecture d'*Acté*, un roman d'Alexandre Dumas découvert au fond d'un placard oublié, dans le grenier de la ferme familiale. C'était une vieille édition populaire, illustrée de gravures, qui perdait ses pages. De cette lecture passionnée du premier feuilleton historique de l'auteur des *Trois Mousquetaires* me reviennent encore des images poignantes : je revois la beauté sculpturale d'Acté, l'esclave affranchie, premier grand amour de Néron, l'arrogance du tyran oubliant au fil des jours les leçons de son précepteur Sénèque, l'incendie de Rome dont les chrétiens furent rendus responsables. Acté, réfugiée avec les chrétiens dans les catacombes lors des persécutions tente de sauver l'apôtre de la mort en demandant sa grâce à Néron qu'elle aime encore malgré sa cruauté, ses trahisons et ses crimes. Mais le projet avorte. Dans les dernières pages, Paul a tout juste le temps de baptiser Acté dans les souterrains avant d'être empoigné par la soldatesque romaine, pour avoir la tête tranchée.

L'apôtre des Gentils (j'ai appris, bien plus tard, que le terme désignait ceux qui n'étaient pas de confession juive) m'est d'abord apparu en héros de roman : un aventurier au grand cœur, un Monte Cristo protecteur, sans désir de vengeance mais qui portait un lourd fardeau.

Quelques années plus tard, au moment où l'adolescence pose des questions sur le sens de la vie et la recherche de valeurs à défendre, je découvris avec stupeur que ce héros, ange tutélaire et sauveur d'Acté, dont mon enfance avait admiré les sentiments élevés et le courage devant la mort, avait été un persécuteur impitoyable. Le livre des Actes des apôtres, pourtant largement complaisant à son égard, rappelait que dans les premiers temps de sa vie ce disciple du débonnaire rabbin Gamaliel « respirait la menace et le meurtre » (Ac 9,1). Quelles bonnes ou mauvaises raisons avaient poussé ce jeune homme, gardien des habits de ceux qui eurent besoin de se mettre à l'aise pour massacrer à coups de pierres Étienne, à entamer une carrière de purificateur fanatique et de tueur sur ordre ? Comment cet assoiffé de sang avait-il brusquement sur la route de Damas décidé de trahir sa mission première et d'endosser le manteau de voyage d'un apôtre itinérant pour s'autoproclamer serviteur d'un prophète crucifié qu'il affirmait ressuscité et sauveur de l'humanité ? Je ne parvenais pas à éclaircir l'image brouillée que j'eus de ce personnage devenu pour moi inquiétant, de ses agissements, de ses foucades, de sa rage de convaincre. Le *Quo vadis ?* de H. Sienkiewicz montrant, dans ses dernières pages, Pierre et Paul dispensant *ad nauseam* dans une mesure des quartiers populaires de Rome des doctrines apaisantes et de bons sentiments n'y changea rien.

Par la suite, à l'âge d'homme, bon nombre d'homélies, de sermons, d'entretiens avec des hommes d'Église me laissèrent tout aussi perplexe et insatisfait. La plupart justifiaient avec insistance et enthousiasme les actes et les propos du personnage sans laisser planer le moindre doute, ni sur l'engagement de l'homme, ni sur la rectitude de sa mission. Cette foi sans incertitudes ni inquiétudes me paraissait suspecte, du moins difficilement défendable. Puis j'ai découvert que cet ouvrier de la

dernière heure suscitait aussi chez d'autres croyants au mieux de la défiance, au pire l'accusation d'avoir détourné le message originel du Christ en transformant le christianisme en paulinisme. Devant des réactions si contrastées, la rédaction de ce livre s'est au fil du temps imposée à moi, à la fois comme une exigence personnelle et un indispensable besoin de clarification. Je me suis peu à peu affermi dans l'idée que ce personnage que mon imaginaire d'enfant voyait si chaleureux et chevaleresque, mais que les *Actes de Paul* – apocryphe plein d'enseignements – m'ont présenté plus tard comme chauve, contrefait et de petite taille, les jambes arquées et les sourcils joints, méritait une enquête. Comme son ombre inquiétante ne cessait de me suivre, je décidai à mon tour de le prendre en filature. À la relecture attentive de ses épîtres, sensible à leur force germinative et suggestive, j'ai cherché à revivre le temps du I^{er} siècle et à traverser les mêmes espaces que lui. Sur les routes d'Anatolie, à travers villes et villages, sur les chemins mouvants et incertains de la mer, j'ai tenté de suivre au plus près, jusque dans l'ultime refuge de son *insula* romaine l'itinéraire d'un maître des consciences devenu fondateur d'une religion dominante. À chaque carrefour, à chaque changement de cap, je lui ai posé la question : *Quo vadis ?* Où vas-tu ? sachant qu'en la lui posant, je la posais à moi-même.

Je constate avec plaisir que je ne suis pas le seul dans ce cas. Au moment où j'ai commencé ce voyage initiatique en compagnie de Paul, parut avec succès en librairie le livre d'Emmanuel Carrère, *Le Royaume*. L'auteur y examine sans complaisance sa trajectoire de chrétien repentini en sollicitant pour une large partie les écrits et la biographie de Paul. Comme d'un augure favorable pour ma propre démarche, je me suis réjoui de cette rencontre avec un compagnon de route inattendu, mais bienvenu. J'ai eu le sentiment en le lisant de partager avec lui le même viatique

sur le même chemin. De la Renaissance à nos jours, de nombreux autres nous ont précédés sur cette voie aride de la lecture de Paul : Pères de l'Église et réformateurs, scolastes et commentateurs, érudits et prédicateurs, romanciers et biographes, exégètes et historiens, plus récemment psychanalystes et philosophes, ont multiplié les gloses et tenté d'expliquer, à charge ou à décharge, comment un ancien persécuteur devenu coureur de routes est parvenu à s'imposer comme un conducteur d'hommes et un maître spirituel. Ses convictions religieuses forgées par ouï-dire, sa force de conviction, sa personnalité torturée et ses lettres difficiles d'accès poussent à une confrontation d'idées et à remettre en question nos contradictions et nos certitudes,

Toutefois l'équivoque de bien de ces tentatives est de lire les textes à travers le prisme d'une pensée théologique déjà affirmée et revendiquée. Si bien que, dans ces commentaires, qui se prévalent de la vérité et de la mise au jour d'arcanes enfin rendus intelligibles, on frôle souvent l'hagiographie et la partialité. Échapper à ces tropismes s'est avéré malaisé tant le discours paulinien est lui-même animé par un souci de transcendance et l'affirmation indéfectible du Christ ressuscité. Dans les pages qui suivent, mon souci a été, après en avoir pris connaissance, d'esquiver les controverses exégétiques nées de ces approches de conviction, de ne pas entrer non plus dans les débats de spécialistes scientifiques sur telle ou telle question d'herméneutique ou de théologie. D'autant qu'une ultime difficulté se greffe sur les précédentes : la critique des textes, depuis fort longtemps, dénie à Paul la paternité de nombre de ses épîtres.

Mon propos se situe ailleurs. Il porte sur un texte dont l'authenticité paulinienne n'a jamais été sérieusement mise en doute : l'épître à Philémon. Une unanimité s'est faite en effet autour de

cette très courte épître de vingt-cinq versets pour, des Pères de l'Église jusqu'aux exégètes contemporains en passant par Calvin, Luther ou Érasme, louer la délicatesse, la longanimité, la générosité de l'apôtre des Gentils. Il m'a semblé pertinent d'interroger cette troublante unanimité, en particulier sur un texte qui paraît si éloigné de notre mentalité puisqu'il traite de l'esclavage. D'autre part, la brièveté même de la lettre renvoie à un large contexte : historique, géographique, social, juridique, politique, religieux, linguistique, philosophique, littéraire, dont quelques aspects particuliers comme l'anthroponymie, le droit romain, les habitudes sociales, la rhétorique et les textes contemporains de Paul me paraissaient n'avoir été que très partiellement interrogés par des commentateurs le plus souvent soucieux, dans l'herméneutique, de donner la meilleure part à la théologie.

C'est donc en non spécialiste revendiqué, en lecteur nourri du seul éclectisme de livres parcourus durant toute une vie et de ma propre subjectivité, que j'ai abordé l'épître à Philémon. J'ai suivi en cela le droit que Paul Claudel, lors de la rédaction de ses exégèses bibliques, revendiquait pour les catholiques : « L'Écriture est un jardin public où tous les chrétiens ont le droit de se promener. » J'ai étendu cet agrément à mon cas en suivant un itinéraire particulier. C'est-à-dire qu'au lieu de partir du texte pour aller vers le contexte, j'ai trouvé plus enrichissant, à l'aide de connaissances certes parcellaires, de traverser un contexte foisonnant avant d'atteindre le texte cible. Toutefois, en suivant les sentiers de cette liberté interprétative, en pleine conscience que toute lecture est aussi projection du lecteur sur le texte, j'ai surtout cherché, en espérant y être parvenu, à me préserver de toute « surinterprétation », et partant des tentations de l'apologie et de l'hagiographie. Enfin, tout en sachant que la vie intime et secrète d'un écrit se dérobe toujours, autant que la nôtre, à une

lecture transparente, j'ai malgré tout tenté de poser, sur cette brève missive, un regard interrogateur, bienveillant mais lucide, un regard de Béotien d'aujourd'hui sur un Tarsiote d'hier¹.

1. Pour faciliter la lecture, j'ai volontairement omis en bas de pages notes et références qui auraient considérablement alourdi l'ensemble et rebuté le lecteur. Pour une connaissance plus détaillée des questions évoquées, la curiosité du lecteur pourra se reporter à la bibliographie en fin de volume. Ne figurent dans le cours du texte que les références bibliques des citations présentées, toutes empruntées, pour des raisons de cohérence, à la version Segond, dans son édition de 1964, celle qui a servi à mon éducation biblique et m'a accompagné tout au long de ces pérégrinations pauliniennes. Les abréviations des livres de la Bible, qui figurent dans le corps du texte, sont celles de la TOB. (Traduction œcuménique de la Bible), généralement adoptées aujourd'hui par la plupart des commentateurs. Elles figurent dans une table générale en fin de volume.

L'empreinte indélébile du nom

La culture grecque, qui a si fortement imprégné le monde dans lequel Paul a été élevé, attachait une importance décisive au présage nommé le *clédôn*, sorte d'avertissement providentiel dû à une consonance fortuite perçue dans les voix et les conversations de l'entourage. Cette *clédonomancie* était particulièrement sensible à l'interprétation étymologique des mots, en particulier des noms propres. D'autre part, sous l'Empire romain, à l'époque où la lettre à Philémon a été écrite, les stoïciens, eux aussi, s'intéressaient de très près au sens originel des mots, aux processus d'attribution des noms propres et à leur signification. Ils étaient persuadés que l'étymologie du nom attribué à chaque individu recelait des vérités voilées que l'on retrouvait sous forme d'éléments communs dans les poésies, les récits mythologiques, les légendes. Pour eux, le nom propre avait partie liée avec la personnalité de l'individu, ce qui incitait à décrypter les secrets enfouis sous chaque appellation. D'emblée, l'épître à Philémon, sans suivre de trop près le cheminement de ces attributions de noms, mais selon des habitudes de pensée propres à une société essentiellement bilingue et multiculturelle, joue à dessein sur le sens des noms propres et leur forte charge symbolique. Se tisse de la sorte en sous-œuvre, sur un canevas de valeurs partagées par tous, un message dissimulé, mais lisible, qui trame le sens général de la lettre et lui confère une belle tenue. Bien que l'entreprise puisse aujourd'hui paraître anecdotique ou dérisoire

d'un point de vue exégétique, elle méritait, à notre sens, d'être tentée d'autant que l'interprétation « allégorique » des textes bibliques lui doit beaucoup.

Chez les Hébreux, le processus prit une tournure légèrement différente en perdant lui aussi, au fil du temps, son aspect purement divinatoire. Néanmoins, le nom propre attribué à la naissance non seulement différenciait la personne, la définissait, mais lui devenait consubstantiel. De surcroît, il inscrivait le nouveau-né dans une lignée. Rappelons à ce propos que le second livre du Pentateuque, l'Exode, s'intitulait *Shemoth*, le livre des noms, parce qu'il commençait par la phrase : « Et ceux-ci sont les noms... » L'arbitraire n'intervenait que très peu dans le choix du nom attribué comme un appel à la vie au huitième jour de la naissance lors de la circoncision. Le père et la mère, comme le rapporte la *Torah*, selon leur ressenti au moment de la naissance, choisissaient un nom pour le nouveau-né. Par cet acte, ils lui assignaient une ligne de vie, quelquefois une mission à accomplir. Après les premiers huit jours d'un être encore sans identité, l'attribution du nom prenait un tour solennel puisque c'est le rabbin circonciseur qui en faisait lui-même l'annonce au moment où il coupait le prépuce. Dans le cas du Christ, c'est, selon Luc, l'ange qui « avait indiqué le prénom avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère » (Lc 2,21). Que cette dation du nom soit de la sorte indéfectiblement liée à la circoncision explique la vivacité des tensions autour de l'admission des Gentils dans la communauté des premiers judéo-chrétiens. Refuser la circoncision, c'était, pour les juifs de l'époque de Paul, nier à la fois une d'identité religieuse et une identification personnelle par l'attribution d'un nom. Être en somme pour « le mâle incirconcis » un sans tribu, un sans nom, un propre à rien, tout juste bon à être « exterminé » comme le préconisait Genèse 17,14.

LIBERTÉ & ALTÉRITÉ

La lettre à Philémon, écrite il y a près de deux mille ans à un riche propriétaire terrien de l'actuelle Turquie, à propos du sort réservé à un esclave fugitif, malgré sa brièveté, n'a toujours pas épuisé ses ressources, ni son caractère subversif.

Ainsi, le traitement du cas Onésime peut se lire comme le condensé d'une leçon d'humanité, la recherche d'une nouvelle altérité. Elle dévoile une forme de pensée émancipatrice qui ouvre grand une porte de sortie vers le haut.

Cet ouvrage loin des commentaires classiques nous invite à suivre des lignes interprétatives proches de la philosophie, de la politique et des inquiétudes de notre temps. Il nous ouvre au contexte historique, géographique, social, juridique, politique, religieux, linguistique, philosophique, littéraire de l'univers gréco-romain et de ces personnages surprenants et attachants que sont Philémon, Onésime, Paul et les autres.

Jean-Marie Thomasseau est Professeur émérite de l'Université Paris 8. Spécialiste de l'histoire des théâtres populaires au XIX^e siècle il a conjointement orienté ses recherches vers les particularismes de l'écriture théâtrale. Depuis quelques années, dans le droit fil de ces interrogations sur le sens, le pouvoir et la portée des textes, il cherche à relire autrement les écrits bibliques.

ISBN 978-2-35614-103-3



9 782356 141033

www.editions-empreinte.com

14,90 €